

ETC



Galleries, triumvirage ou pas! Y a-t-il un point tournant pour les galeries d'art contemporain de Montréal?

Annie Molin Vasseur

Numéro 12, automne 1990

Point tournant

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36215ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Molin Vasseur, A. (1990). Galleries, triumvirage ou pas! Y a-t-il un point tournant pour les galeries d'art contemporain de Montréal? *ETC*, (12), 15–17.

Galleries, triumvirage ou pas! Y a-t-il un point tournant pour les galeries d'art contemporain de Montréal ?

Nous pourrions aborder le sempiternel problème des difficultés de ces galeries et des stratégies «nouvelles» de mise en marché, mais cela ne constituerait pas un changement. On le sait déjà, l'art contemporain se vend mal dans le monde entier, excepté dans deux ou trois bastions du monde occidental.

Dernièrement j'ai rencontré la directrice d'une nouvelle galerie de Montréal, ne faisant pas partie de l'AGACM¹. Elle regardait les œuvres exposées à la galerie de l'UQAM par les galeries qui, elles, en sont membres. Elle m'a fait part de sa difficulté à accepter de telles œuvres. Elle affirmait, en toute bonne foi, que ce qu'elle présentait dans sa galerie était de tenue supérieure. Ce n'est pas moi qui vais trancher. Non pas parce que je ne souhaite pas manifester ma solidarité avec les galeristes membres de l'AGACM, bien au contraire, comme on le verra plus loin; mais parce qu'il me semble que je n'ai pas qualité pour juger et que même si je m'autorisais à le faire, il en ressortirait une malhonnêteté intellectuelle. J'espère que nous pourrions un jour faire face à une diversité d'expressions et les analyser de façon à dépasser nos tendancieuses affinités et nos plus inconscientes motivations, sur lesquelles reposent la plupart du temps nos jugements esthétiques. Me promenant à quelques temps de là, rue Sherbrooke, je rencontre le directeur d'une galerie située sur cette rue. Il semble qu'il y fasse fortune... d'après ses dires. Il vend «des chromos» dont il n'a cessé de me vanter les mérites, insistant, comme tout un chacun, sur la «qualité» de ses œuvres et sur la grande portée artistique de ses paysages en regard de ceux vendus par son voisin. J'avoue que je lui suis très reconnaissante de toutes les différences qu'il a mentionnées, car sans cela j'aurais tout mis dans le même panier et jeté le tout avec mépris. Imaginez ! Je ne trancherai pas ici non plus. Ce préambule n'est pas si innocent qu'il semble. S'il pose la question de la reconnaissance de l'art et des galeries qui le diffusent, il touche également celle des artistes, des musées, des revues spécialisées, et même la réputation des pays qui dépendent de ces œuvres. Ne dit-on pas couramment qu'à de rares exceptions près, ni le Québec ni le Canada ne sont reconnus sur la scène artistique internationale, malgré tous les efforts prodigués à plusieurs niveaux ? Ce n'est donc pas provocation de ma part que de vouloir aborder la «qualité» montrée dans les galeries. Il m'a semblé important de rendre public ce qui se dit en catimini. Car enfin, s'il y a des jugements de valeurs, parlons-en.

Juger aujourd'hui de la pertinence d'une œuvre d'art contemporain relève des humeurs de chacun et chacune d'entre nous puisque, si je ne me trompe, il n'y a plus de lois esthétiques concernant les créations actuelles. Cela est certainement aussi bien, quand on songe à notre faculté d'arrêter tout consensus dans des

règlements rigides qui deviennent conventions et jugements. Mais malheureusement, comme on sait, ces lois n'ont pas besoin d'être écrites. Tacites, elles sont tout aussi porteuses de jugements impératifs. Autrement dit, si la modernité a remis en cause et l'art et les jugements le concernant, si seul un artiste décide aujourd'hui que ce qu'il produit ou montre est de l'art; il n'en reste pas moins que tout un système de jugements de valeurs sévit dans les milieux de l'art. D'après les critères plus ou moins énoncés aujourd'hui, pour parler de «qualité» d'une œuvre d'art, j'en ai relevé cinq qui me semblent être généralement mis de l'avant et qui paraissent attester, non pas de la qualité, car les jugements esthétiques sont sujets aux variations de chaque époque, mais disons plutôt de la validité actuelle :

1- Une œuvre se devrait d'être originale, si non seulement l'artiste qui l'a produite en est à l'origine, mais qu'il ou elle est porteur d'une conscience individuelle, et qu'il ou elle crée une œuvre démarquée des influences subies, et qui reflète une démarche ayant une structure cohérente et personnelle. Bref une œuvre qui révèle une intention en plus de l'expression et de l'authenticité de l'artiste.

2- Elle se devrait d'être une œuvre historique, ou si on préfère, qui signale son temps ou le signifie.

3- Elle refléterait le lieu géographique de sa création. Ce dernier point, s'il se peut, est encore plus sous-entendu que les précédents, car on nomme difficilement au Québec ce qui fait la force des œuvres québécoises. Cette valeur, en fait, ne peut souvent être mesurée que par l'apparition de certaines productions dans les choix, forcément sélectifs et répétitifs, de responsables de musées, revues d'art et galeries.

4- Cette œuvre devrait avoir une portée transcendante, au sens où dépassant le domaine des idées esthétiques, éthiques et politiques, elle aurait valeur philosophique.

5- Pour finir, l'œuvre se devrait d'avoir une aura propre, ou si on préfère elle ne devrait rien, qu'à elle-même. On se reportera bien sûr à la notion d'autoréférentialité, déjà mentionnée, qui bien que contraire aux notions énoncées, persiste, de même que la notion de modernisme, en temps «postmoderne».

Parlant de ces quelques postulats qui, s'ils ne semblent pas être les seuls autorisés aujourd'hui, me paraissent être acceptés par l'usage; j'ai interrogé des œuvres présentées dans les réseaux de distribution précités. Je suis obligée de reconnaître qu'une autre notion, que celles indiquées précédemment, entre en ligne de compte. Autrement dit, les reconnaissances se situeraient hors des codes plus ou moins énoncés. J'ai donc essayé de voir à quoi étaient dues les réputations. En fait, il semble que la notoriété d'une œuvre, et de la structure qui la présente, dépende de la notoriété de qui les cautionne. Un clivage affectif plus que théorique s'opère, entre les galeries qu'on respecte et celles qu'on

rejette. Qui est on ? Ce qui va suivre peut sembler un autre jugement de valeurs. Il n'en est rien. Je voudrais signaler ce qui me semble ressortir des influences inconscientes qui nous obligent envers la représentation sociale. Si l'on préfère, nous sommes tenus de répondre à l'attente fixée, empiriquement, par le groupe auquel on appartient et l'on sait qu'aujourd'hui notre village est grand. Donc, qui est on ? Ce pourraient être les visiteurs des galeries ou les collectionneurs ? Non, car à quelques exceptions près, leurs jugements sont induits par les journalistes et les critiques qui statuent sur la valeur des artistes et des galeries. Ce seraient donc ces écrivains de l'art ? Non, car même s'il y a quelques exceptions, ces derniers se réfèrent souvent aux choix des musées ou des conservateurs respectés. Seraient-ce donc les conservateurs de ces musées ? Non, car en grande partie, eux-mêmes se rapportent à ceux qui les ont formés : les historiens de l'art. Voilà, cela dépend de l'appréciation des universitaires ? Eh bien non, on transmet davantage l'histoire de l'art et des informations ou pratiques ou techniques, dans ces lieux du savoir, que des choix esthétiques, même s'ils sont forcément implicites. Je sens que si je continue je vais me «mettre tout le monde à dos». Voyons du côté des institutions qui octroient les bourses. Après tout, les jurys y sont constitués par des artistes. Mais qui choisit les artistes ? Les fonctionnaires de l'art seraient-ils les tenants de notre jugement esthétique ? Et que dire des fonctionnaires des Affaires extérieures du Canada qui désignent les conservateurs qui eux feront les choix des représentations officielles, hors frontières ? Ces agents sont-ils ceux qui, au regard de l'histoire, établissent nos valeurs nationales ? En fin de compte, tout ce tableau généalogique des valeurs dépendrait-il des rouages d'un système qui se génère lui-même, ou de ce qui se fait ailleurs, par d'autres ? Mais où ? Par quels autres ? Qui décide de la valeur de l'art contemporain aujourd'hui dans le monde ? Le marché, dites-vous, mais alors nous serions tenus par les foires internationales ? J'entends beaucoup de protestation : les marchands du temple, voyons ! Les biennales et grandes expositions muséales internationales, peut-être ? Mais alors nous serions dépendants des jugements esthétiques des autres pays ? Ce n'est pas ce qu'on l'air de penser des artistes, galeristes ou conservateurs européens, français, italiens, allemands... D'après certains, nous serions uniquement confrontés aux critères de valeurs des États-Unis. L'art serait dicté par l'Amérique. Qui reconnaît l'art aux États-Unis ? Les critiques ? Les musées ? Mais la richesse des collections muséales n'est-elle pas basée sur les dons des mécènes ? Ces mêmes mécènes ont acheté ces œuvres dans des ateliers ou des galeries. Mais alors, lorsqu'on incrimine le marché, les galeristes québécois seraient absous, car ils se font très peu les complices du marché international. Les «grands méchants» seraient ces galeristes américains qui, complices avec les artistes qu'ils représentent, font monter les prix. Or,

il semble qu'il y ait un cliché qui passe très peu de mode : «plus c'est cher, mieux ça vaut». Donc ce seraient les collectionneurs américains qui seraient responsables, ou leurs suiveurs japonais, ou autres... canadiens peut-être ? Je dois reconnaître que les plus importants collectionneurs montréalais que je connaisse achètent presque exclusivement l'art international. Nous aurions plus ou moins suivi et subi l'influence grandissante des USA ? Loin de moi de penser que nous sommes tous des robots répondant uniquement aux influences majeures. Mais il faut constater qu'un mouvement fort influence fortement, sans compter toute la complexe infrastructure psychologique qui accompagne tout une époque. Il n'est plus besoin de dire combien la télévision et l'ordinateur renforcent notre adhésion au «village global», dans le même temps où la science fait ressortir les appréciations individuelles. Nous sommes passés, dans ce texte, de qualité, à valeur, à prix ; et toute notre pensée esthétique serait marquée par les choix culturels américains que nous entérinerions, tous plus ou moins inconsciemment, pour avoir bonne conscience sociale, je veux dire pour être modernes ; entendez pour être «pointus». Car même si la notion de postmodernisme a essayé d'éliminer toute la notion de modernisme, de progrès historique, de valeur d'avant-garde ; il n'en reste pas moins que l'art doit rester nouveau, tant cette valeur est présente dans notre mémoire collective, même s'il y a peu de productions vraiment indépendantes et neuves. Aller contre la mode ne serait plus aller contre toute une société, mais contre le monde entier et se paierait d'autant de solitude. Même si on peut penser qu'une notoriété plus durable peut en sortir avec le temps : rien de moins sûr. Ce serait dire que tous ces artistes et tous ces galeristes, forcément nombreux, qui travaillent dans l'ombre des reconnaissances officielles, sont des chercheurs solitaires que la gloire rejoindra tardivement ou après leur mort ; et que tous ceux et celles qui sont reconnus de leur temps seront les «pompiers» de demain : rien de moins sûr non plus, car l'ignorance des modes, et leur non-dépassement, ou non, reste ignorance. Mais n'oublions pas non plus que des formes d'art nouvelles naissent également de l'oubli, ou de l'ignorance que produit la démocratisation apportant la perte de certaines valeurs. Le temps, inexorablement à travers les mutations historico-socio-politico et autres «O» culturels, rendra de futurs jugements de valeurs esthétiques et fera des mises en lumière de notre temps, qu'il nous est bien difficile d'évaluer.

Où se trouve donc ce point tournant ? Les galeries ferment en grand nombre et ce n'est pas nouveau. La plupart de ces galeries d'art contemporain reconnues voient, à leur fermeture, leur directrice ou directeur se diriger vers le «courtaage» : la vente d'œuvres d'art moderne (quatre sur six des derniers galeristes sortis). Il ne faut pas beaucoup de temps pour comprendre que défendre de jeunes artistes que d'autres

choix n'ont pas entérinés, coûte très cher et apporte peu de reconnaissance. D'autres galeries ouvrent et choisissent de défendre des artistes plus soutenus, pour ne pas avoir à affronter les mêmes difficultés. Des artistes qui ont l'appui de la Galerie nationale du Canada ou des Affaires extérieures du Canada, des artistes confirmés qui viennent des galeries qui ferment, ou d'autres galeries et musées dans le monde. Ces nouvelles galeries ont leur place, face à la demande du milieu. Je crois pouvoir dire que le grand tournant semble être un abandon des jeunes talents québécois, parce que le milieu pourra de moins en moins les soutenir, sans supports gouvernementaux qui ont toujours été insuffisants. Or, ces institutions veulent se désister pour inciter la relève des gens d'affaires qui sont peu enclins à suivre ces exhortations. Les collections d'entreprises du Québec constituent un début appréciable mais bien timide par rapport à l'art actuel. Les galeries parallèles semblent montrer elles aussi des valeurs plus sûres, du fait que leurs fondateurs travaillent aujourd'hui à des échanges internationaux, dans leurs propres intérêts, et cela est normal. Il ne s'agit pas de jeter la pierre à qui que ce soit, mais de confronter les réalités économiques, les influences internationales, pour savoir que si certaines galeries veulent survivre, surtout s'il y a une crise économique, il leur faudra se tourner vers les plus grands noms, surtout américains, pour vendre sur le marché international puisqu'il n'y a pas de marché à Montréal. Mais le déclin de l'empire américain n'est-il pas pour demain ? Quant aux défenseurs des jeunes artistes québécois, ces galeries qu'on semble moins privilégier aujourd'hui, elles ont choisi un difficile pari. Le milieu pourra-t-il et saura-t-il les soutenir ? Je reste pourtant convaincue qu'elles sont l'édifice indispensable, le fondement nécessaire à l'édification d'une élite artistique québécoise. Je ne nie pas combien il nous reste tous à accroître notre conscience. Je ne nie pas que toutes les créations québécoises ne répondent pas à des critères de validité actuelle, loin de là. Ce que je nie, c'est que d'autres œuvres qui leur sont préférées répondent à certains critères, quels qu'ils soient, au nom desquels on les justifie. Ces œuvres sont souvent des reflets de production in. En un sens pourtant, elles signalent leur temps : les problèmes du village global, du way of life américain mondial. Nous étions à l'heure du Coca-cola. Nous voilà à celui de l'ordinateur branché sur une unique mémoire centrale. Parce que je ne suis pas de nature pessimiste, je fais confiance à l'underground québécois. Il y a de très jeunes artistes impatients de nous montrer que leur questionnement est ailleurs. Il y a une émergence de jeunes galeries inconnues qui, contre toute attente, laissent émerger ce qui émerge et qui, ayant une structure marginale, seront plus à même de traverser les difficultés économiques. Enfin, saviez-vous que certains hommes d'affaires québécois ont commencé à infiltrer certaines galeries européennes, en achetant une partie de leurs actions ?



Pierre Bruneau, *La statue de la liberté*, 1988. Acrylique sur toile; 28" x 20". Photo : Christine Lacroix

Est-ce là un autre tournant ? De toute façon, y a-t-il jamais ligne droite qui ne finisse par tourner, excepté dans nos théories les plus précises... mais pour combien de temps ?

À ce long développement, une courte conclusion : il semble que depuis des temps immémoriaux l'humanité se débatte entre ordre et progrès, groupe et individu. Ceci est une affirmation de l'ordre et se reverse dans le progrès. L'ordre établit des conventions. Le progrès les défait. Il semble qu'il y ait une loi «vitale» (?) qui reverse chaque mouvement à son extrême. L'art n'est pas mort en temps de modernité. Et toute tentative actuelle pour maintenir le progrès est le propre d'une mémoire encombrée. Où se situe le retour à l'ordre ? Le postmoderne est-il en progrès ou tente-t-il de restaurer une mémoire plus ancienne encore, ce que d'autres appelleraient des valeurs universelles, traditionnelles ? Pour ma part, je crois que dans la confusion d'une fin de civilisation, nos mémoires s'affolent. Mais peut-être que toute forme de dialectique s'épuise. L'Amérique est-elle la fin de l'Occident ou le début d'une autre civilisation ? Serions-nous en train de dépasser la dualité pour habiter la triplicité ? Auquel cas nous serions en train, en groupe, de nous mettre au monde individuellement. Notre individualisation fait-elle autant de ravages que notre socialisation ? Et les événements politiques actuels de blocs qui se font, alors que d'autres se défont, ne sont pas un hasard. Qu'on me permette d'accorder au progrès notre maturité future et à l'ordre notre protection contre l'autodestruction. Et l'art et les galeries dans tout cela ? Eh bien peut-être que tout procédera de ce fameux tournant. Un triumvirage ?

Annie Molin Vasseur

NOTE

1. Association des galeries d'art contemporain de Montréal